

Dans le grand cirque, un être enfariné, bizarre,
 Descend. Il est couvert de chiffres flamboyants,
 Rouges, verts, noirs et d'or; des grelots frétilants
 A son coude, à son pied, tintent sous la fanfare.

Il se tord, disloqué. Tel un bourreau barbare
 Avec art géhennait le corps des patients.
 — Mais soudain, bouche en cœur et les yeux souriants,
 Il bondit en un saut dont le péril effare.

Or le poète a pris le costume à paillettes,
 Le grelot du vocable et l'or des épithètes;
 Tordu, sur son Parnasse il attend : *Plaudite!*

Le peuple, en admirant la souplesse du mime,
 Est pourtant inquiet : « Franchira-t-il la rime? »
 Mais le cœur plus à l'aise : « Enfin, il a sauté! »

M. Maurras n'a donc pas pris garde non plus au chapitre qui, dans les *Modestes observations*, concerne les Parnassiens et leurs « petits hommes d'ivoire » ?

Mais il faut s'arrêter. Insister davantage serait ce que nos pères, dans leur langage gaulois, appelaient proprement « dépuceler les nourrices ».

On croit bien aussi que M. Maurras a fait erreur lorsqu'il a pensé que l'influence germanique a sa part dans l'esprit lyonnais. Personne plus coi ne se trouvera, par exemple, que Clair Tisseur lorsqu'il apprendra, dans une phrase d'ailleurs fort agréablement tournée, « qu'il est plus attentif encore que ses frères et Laprade lui-même à puiser et à boire tout le germanisme que peuvent lui rouler les ondes du Rhône. » Ceux qui le connaissent le voient, à l'audition de ceci, dans la posture de Guignol lisant la lettre où Madelon lui écrit « qu'il est plein d'outrecuidance. » — « Plein d'huitres qui dansent, lui crie Gnafron ! Fallait le dire alors ;